Document généré le 12 juin 2025 03:51

XYZ. La revue de la nouvelle

Les Résidences Delogres

Jean-Paul Beaumier

Numéro 129, printemps 2017

Contes de fées : des mondes désenchantés

URI : https://id.erudit.org/iderudit/84407ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (2017). Les Résidences Delogres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (129), 30–34.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les Résidences Delogres

Jean-Paul Beaumier

Il était une fois un tenancier et une tenancière d'une résidence pour personnes âgées et d'un centre de la petite enfance qui hébergeaient sept vieillards et autant de jeunes filles. Le plus vieux avait près de cent ans et le plus jeune, soixante-dix. Quant aux jeunes filles, elles étaient toutes d'âge préscolaire. Guillaume Delogres et sa femme se disaient fort pauvres et leurs résidants les incommodaient[1] de plus en plus depuis que leurs allocations diminuaient à vue d'œil, leur faisant craindre le pire lorsque les événements, qui vous sont rapportés ici, se produisirent. Mais ne brûlons pas les étapes.

Les Résidences Delogres, gérées par Guillaume Delogres et sa conjointe, dénommée Marie Guichon, qui fut par la suite reconnue comme sa complice, n'avaient que trois chambres pour accueillir leurs sept résidants. Mais la femme de Delogres, qui allait vite en besogne, comme on a coutume de dire, les avait répartis deux par chambre, et trois pour la dernière dans laquelle on avait ajouté un lit d'appoint pour le dernier arrivé, un certain Charles Doucet que l'on surnommait le Vieux Doucet en raison de son âge. D'apparence chétive et rabougrie, on le logea dans la troisième chambre, jusque-là occupée par deux septuagénaires atteints de la maladie d'Alzheimer, en lui assignant le lit d'appoint. Les deux autres chambreurs n'occupaient guère plus de place que les rares meubles qui s'y trouvaient : trois lits, une commode avec trois tiroirs et un pot de chambre que l'on glissait sous l'un ou l'autre des lits.

Dernier arrivé, Charles Doucet, en raison de son allure malingre et rusée, était le souffre-douleur de la résidence. Ses cochambreurs, bien qu'ils n'eussent pas toute leur tête, n'avaient pas apprécié se voir imposer une autre présence dans leur réduit sans fenêtres où l'atmosphère devenait si

1. Appauvrissaient.

lourde à certains moments du jour qu'ils se seraient cru perdus au milieu de la forêt.

La vie à la résidence Delogres était réglée comme du papier à musique, ce que veillait à faire respecter Guillaume Delogres. Lever à sept heures, petit-déjeuner à sept heures trente ; dîner à midi, souper à dix-sept heures ; couvre-feu à vingt et une heures trente-sept. Pourquoi sept minutes après la demie de l'heure ? Nulle explication n'a été fournie à ce sujet. Le menu offert aux résidants n'était guère plus varié : bol d'orge le matin, soupe à l'orge le midi, pilaf d'orge aux petits lardons le soir. Il arrivait que des sucres d'orge soient offerts certains jours de fête. On aurait pu s'attendre à ce que les résidants se soient, à un moment ou à un autre, indignés qu'on leur serve toujours la même mixture[2], mais leur état ne leur laissait guère plus de volonté et d'énergie que pour se déplacer de leur chambre à la salle à manger à la salle de séjour où trônaient trois écrans géants qui diffusaient en permanence des images privées de son (comme ils l'étaient d'attention de la part de leur famille respective). Tous regagnaient leur chambre après le bulletin de nouvelles de vingt et une heures en suivant de petites couronnes de couleur différente dessinées sur le plancher et associées à chacune des trois chambres. Grâce à cette astuce, chacun retrouvait son lit dans le calme et la quiétude sans que les Delogres aient à s'inquiéter.

De son côté, la femme de Delogres accueillait les enfants dès sept heures trente tous les matins. Sept jeunes filles laissées sur le seuil de la cuisine par des parents pressés de partir travailler et qui ne repassaient les prendre qu'à dix-sept heures trente, non sans remercier Marie Guichon de l'attention et du soin apportés à leurs chères petites princesses qu'elle semblait avoir adoptées comme s'il s'agissait de ses propres filles. Nulle démarcation réelle ne séparait la garderie de la résidence, de sorte que les fillettes se retrouvaient

2. Ce menu à base d'une céréale jusque-là réservée à l'alimentation des chevaux, des porcs et de la volaille était fortement recommandé par le Guide de nutrition de l'âge d'or.

souvent dans les appartements réservés aux résidants qui se plaisaient à les voir sautiller sur les couronnes comme si elles jouaient à la marelle.

S'il parlait peu, à l'instar de ses cochambreurs, le Vieux Doucet n'en était pas moins des plus attentifs à ce qui se passait autour de lui. Certaines familiarités de Guillaume Delogres avec les jeunes filles le laissaient ainsi mal à l'aise, mais dès qu'il croisait le regard de Guillaume Delogres, il préférait s'éloigner en boitillant, faisant mine de ne rien remarquer.

Il vint une année très fâcheuse où l'austérité fut si grande que les Delogres se retrouvèrent le couteau sous la gorge. Sept bouches à nourrir, fussent-elles toutes pourvues de prothèses le plus souvent égarées, c'était déjà trop. Ils résolurent de se défaire de leurs résidants. Ces derniers leur rapportaient un maigre revenu et demandaient beaucoup de soin contrairement aux fillettes qui mangeaient peu et qu'on pouvait oublier dans un coin toute la journée. De simples couronnes de papier froissé suffisaient parfois à les tenir occupées pendant des heures. Un soir que les résidants étaient couchés et que Delogres était auprès du feu, dans le salon, avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de fureur : « Tu vois bien que nous ne pourrons plus arriver ; je ne saurais les voir nous appauvrir avec leurs nouvelles mesures, et je suis résolu à abréger leurs souffrances et les nôtres. Nous n'avons qu'à accélérer le cours des choses en veillant à ce que personne ne se rende compte de quoi que ce soit. – Ha ! s'écria Marie Guichon, saurais-tu toi-même comment procéder sans éveiller les soupçons ? »

La conjointe de Delogres craignait par-dessus tout qu'ils ne se fassent prendre et ne terminent leurs jours en prison. Elle se dit que l'austérité ne durerait qu'un temps et que leurs allocations seraient bientôt rétablies. Le ministre lui-même n'avait-il pas répété sur tous les toits que les services aux résidants ne seraient nullement touchés[3]. Mais Delogres n'en démordait pas. Il n'était pas homme à croire

3. Ce qui, comme chacun sait, se révéla être un mensonge.

un ministre, fût-il à sa ressemblance ne changeait rien à l'affaire. Son plan était tout trouvé.

Dès le lendemain, Delogres fit venir leur tabellion[4] à qui il demanda de préparer une procuration et de la faire signer à chacun des résidants, celle-ci les avantageant advenant leur soudaine disparition. À leur mort, ils deviendraient leurs seuls légataires testamentaires. Comme plus personne ne les visitait depuis des lustres, et qu'ils étaient eux-mêmes le plus souvent perdus dans leurs souvenirs, les Delogres se dirent qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. En l'absence de grandes sommes à récupérer, rien ne les empêchait de souscrire des assurances au bénéfice des Résidences Delogres. Ravi d'avoir trouvé solution à leur problème, Delogres but plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui monta un peu à la tête et l'obligea à se mettre au lit. Il sombra dans un profond sommeil et rêva d'un gigot d'agneau encore tout sanglant qui lui était servi par sept petites reines.

Le Vieux Doucet, qui s'était glissé dans le couloir donnant près du salon, ne perdit rien de la conversation entre les Delogres. Il alla également se coucher au moment où Delogres confessa à sa femme se réjouir de ne pas avoir à se séparer de leurs petites princesses, mais il ne dormit point le reste de la nuit, songeant plutôt à ce qu'il avait à faire. Il se leva à l'aube et se rendit dans le bureau où il eut accès à l'ordinateur de Delogres. Il savait que ce dernier passait de longues heures à parcourir la planète en naviguant d'un site à l'autre en quelques clics. Le Vieux Doucet, qu'une attaque avait laissé à demi paralysé, était plus que jamais déterminé à ne plus vivre sous la botte de Delogres. Il soupçonnait ce dernier de s'adonner à des pratiques peu conformes avec la gestion d'une garderie et d'une résidence pour personnes âgées. Il lui fallait pouvoir accéder aux données personnelles de Delogres, et pour cela il devait connaître le mot de passe de ce dernier. Delogres avait l'habitude d'attirer vers lui les jeunes filles lorsque sa femme était à la cuisine : « Viens ici, mon Petit Poucet, viens

4. Notaire.

voir ce que j'ai pour toi », leur disait-il en tendant la main au creux de laquelle la fillette trouvait un sucre d'orge qu'elle portait à sa bouche après que Delogres l'avait fait asseoir sur ses genoux. Le Vieux Doucet entra donc le mot de passe[5] qu'il croyait être celui de Delogres, *petitpoucet*, sans espace ni majuscule, et il eut aussitôt accès aux documents qui y étaient engrangés. Pas moins de sept filières contenant chacune des centaines de photos de fillettes s'affichèrent à l'écran.

La chose réussit comme il l'avait pensé. Guillaume Delogres, se jetant brusquement hors du lit en clamant haut et fort : « Allons voir comment se portent nos petits vieux », eut la surprise de sa vie en voyant le gyrophare d'une voiture de police s'arrêter devant Les Résidences Delogres. Deux agents en descendirent, aussitôt suivis d'une fourgonnette, au moment même où la femme de Delogres s'évanouissait dans sa cuisine. Le tabellion, convoqué ce même jour par Delogres, crut bon de ne pas s'arrêter lorsqu'il aperçut les voitures de parents mécontents repartir avec leurs enfants qui ne cessaient de crier et de brailler. Il s'empressa de continuer son chemin sans se douter que le Vieux Doucet, après avoir transmis aux policiers les sept fichiers contenant des photographies de jeunes filles qui ne laissaient aucun doute quant à leur utilisation, avait également transmis l'adresse de courrier électronique du tabellion en indiquant : *voir procurations*.

Moralité

On ne s'afflige point d'avoir des vieux dans notre société
Quand ils sont tous tranquilles et bien rangés
Dans des résidences pour personnes âgées
Mais si l'un d'eux a encore l'œil vif et alerte
Quelquefois c'est ce petit vieux
Qui fera le bonheur de toute la résidence.

5. Lequel, il s'en doutait bien, ne pouvait être : « Sésame, ouvre-toi ! »